LES DANGERS PROFESSIONNELS DU POUVOIR

PAR CHRISTIAN RAKOVSKY

Numéro spécial de "L'INTERNATIONALE" - juin 1965

EDITIONS DU PARTI COMMUNISTE INTERNATIONALISTE
(SECTION FRANÇAISE DE LA IV' INTERNATIONALE)

INTRODUCTION

Christian RAKOVSKY est né en 1873. Avant la guerre de 1914, il était le principal dirigeant du Parti socialiste roumain. Il est lié d'amitié à Léon Trotsky qu'il a connu au cours des guerres des Balkans qui précédèrent la première guerre mondiale. Pendant celle-ci, il est partisan de la gauche de Zimmerwald. En 1918, il dirige la révolution en Ukraine et devient le président du Conseil des commissaires du peuple d'Ukraine. Il sert ensuite comme ambassadeur soviétique à Londres puis à Paris. Il sera avec Trotsky, le principal dirigeant de l'Opposition de gauche à partir de 1923 contre Staline et la bureaucratie soviétique. En 1927, il est déporté à Astrakhan puis à Barnaul. Il tenta de s'enfuir de déportation, mais échoua; il aurait été blessé au cours de cette tentative. En 1934, malade, il capitula. En 1938, il fut "accusé" dans le troisième "procès de Moscou" et condamné à vingt ans de travaux forcés. Il serait mort en déportation vers 1942-43.

Le texte que nous publions dans cette brochure est une lettre que Rakovsky, en déportation, écrivit à Valentinov (ancien directeur du journal central des syndicats soviétiques "Troud") également en déportation. Dans ces années 1928-29, les oppositionnels qui avaient été battus par la fraction bureaucratique de Staline se posaient la question: comment cela a-t-il pu arriver? C'est à cette question que Rakovsky

répond dans cette lettre en montrant notamment comment le parti révolutionnaire a été affecté par la prise du pouvoir, comment ses membres ont été atteints par ce qu'il appelle "les dangers professionnels" du pouvoir, comment des avantages et des privilèges fonctionnels ont donné naissance à des différenciations sociales, sans que les rapports de production et de propriété crées par la Révolution d'Octobre aient été touchés.

La "déstalinisation" a modifié le climat en Union Soviétique, mettant un terme aux aspects les plus hideux qui sévirent du temps de Staline. Mais elle n'a pas aboli les privilèges de la bureaucratie et, surtout n'a pas mis en cause son hégémonie politique sur la société soviétique.

P. FRANK

Les « Dangers Professionnels »

du Pouvoir

Cher Camarade Valentinov,

Dans vos « Méditations sur les Masses », datées du 8 juillet, en examinant le problème de « l'activité » de la classe ouvrière, vous traitez une question fondamentale, celle de la conservation par le prolétariat de son rôle dirigeant dans notre Etat. Bien que toutes les revendications de l'Opposition tendent vers ce but, je suis d'accord avec vous que tout n'a pas été dit sur cette question. Jusqu'à présent, nous l'avons toujours examinée en liaison avec l'ensemble du problème de la prise et de la conservation du pouvoir politique; alors que pour l'éclairer davantage, il eut fallut la traiter séparément, comme une question spéciale ayant une valeur propre. Au fond, les événements se sont eux-mêmes chargés de la mettre au premier plan.

L'Opposition conservera toujours comme un de ses mérites vis-à-vis du Parti, dont rien ne peut la dépouiller, le fait qu'elle a, en temps voulu, sonné l'alarme sur le terrible déclin de l'esprit d'activité des masses travailleuses, et sur leur indifférence croissante envers la destinée de la dictature du prolétariat et de l'Etat soviétique.

Ce qui caractérise le flot des scandales qui viennent d'être dévoilés, ce qui en constitue le plus grand danger, c'est précisément cette passivité des masses (passivité plus grande encore parmi les masses communistes que chez les sans-parti) envers les manifestations de despotisme sans précédent qui se sont produites. Des ouvriers en ont été témoins, mais ils les ont laissées passer sans protester ou bien se sont contentés de murmurer un peu, par crainte de ceux qui étaient au pouvoir ou par indifférence politique. Depuis l'affaire de Chubarovsk (pour ne pas remonter plus haut) jusqu'aux abus de Smolensk, d'Artiemovsk, etc..., vous entendez toujours la même chanson: « *Nous le savions depuis quelque temps déjà...* »

Vols, prévarications, violences, pots de vins, abus de pouvoir inouïs, despotisme illimité, ivrognerie, débauche : on parle de tout cela comme de faits déjà connus, non depuis des mois, mais depuis des années et aussi de choses que tout le monde tolère sans savoir pourquoi.

Je n'ai pas besoin d'expliquer que quand la bourgeoisie mondiale vocifère sur les vices de l'Etat soviétique, nous pouvons l'ignorer avec un tranquille mépris. Nous ne connaissons

que trop la pureté morale des gouvernements et des parlements bourgeois du monde entier. Mais ce n'est pas eux que nous devons prendre pour modèles. Chez nous, il s'agit d'un Etat *ouvrier*. Nul aujourd'hui ne peut ignorer les terribles ravages de l'indifférence politique dans la classe ouvrière.

De plus, la question des causes de cette indifférence et des moyens pour l'éliminer s'avère essentielle.

Mais ceci nous oblige à la traiter d'une façon fondamentale, scientifique, en la soumettant à une analyse approfondie. Un tel phénomène mérite que nous lui accordions toute notre attention.

Les explications que vous en donnez sont, sans aucun doute, correctes : chacun de nous les a déjà exposées dans ses discours : elles ont en partie déjà trouvé une place dans notre plate-forme (1). Néanmoins, ces interprétations et les remèdes proposés pour sortir de cette pénible situation ont eu et ont encore un caractère empirique ; ils se réfèrent à chaque cas particulier et ne règlent pas le fond de la question.

A mon avis, ceci s'est produit parce que cette question même est une question nouvelle. Jusqu'à présent nous avons été témoins d'un grand nombre de cas où l'esprit d'initiative de la classe ouvrière s'est affaibli et a décliné au point d'atteindre le niveau de la réaction politique. Mais ces exemples nous étaient apparus, aussi bien ici qu'à l'étranger, pendant une période où le prolétariat luttait encore pour la conquête du pouvoir politique.

Nous ne pouvions pas avoir d'exemple de déclin de l'ardeur du prolétariat à une époque dans laquelle il avait déjà le pouvoir, pour la simple raison que, dans l'histoire, notre cas est le premier où la classe ouvrière ait gardé le pouvoir pendant si longtemps.

Jusqu'à maintenant, nous avons su ce qui pouvait arriver au prolétariat, c'est-à-dire quelles pouvaient être les oscillations de son état d'esprit quand il est une classe opprimée et exploitée ; mais c'est maintenant seulement que nous pouvons évaluer, sur la base des faits, les changements de son état d'esprit quand il prend en main *la direction*.

Cette position politique (de classe dirigeante) n'est pas sans danger ; au contraire, les dangers sont très grands. Je n'entends pas ici les difficultés objectives dues à l'ensemble des conditions historiques, à l'encerclement capitaliste à l'extérieur, et à la pression petite bourgeoise à l'intérieur du pays. Non, il s'agit des difficultés inhérentes à toute nouvelle classe dirigeante, qui sont la conséquence de la prise et de l'exercice du pouvoir lui-même, de la capacité ou de l'incapacité de s'en servir.

Vous comprenez que ces difficultés continueraient à exister jusqu'à un certain point, même si nous admettions un instant le pays habité uniquement par des masses prolétariennes et l'extérieur constitué seulement par des Etats prolétariens. Ces

---

(1) Il s'agit de la « plate-forme de l'opposition de gauche » de 1927.

difficultés pourraient être appelées les « dangers professionnels » du pouvoir.

En vérité, la situation d'une classe qui lutte pour la prise du pouvoir et celle d'une classe détenant le pouvoir entre ses mains sont différentes. Je répète que quand je parle de dangers, je ne songe pas aux rapports avec les autres classes, mais plutôt de ceux qui se créent dans les rangs de la classe victorieuse elle-même.

Que représente une classe passant à l'offensive ? Un maximum d'unité et de cohésion. Tout esprit de métier ou de clique, sans parler des intérêts personnels, passe à l'arrière-plan. Toute l'initiative est aux mains de la masse militante elle-même et de son avant-garde révolutionnaire, liée à cette masse de la façon organique la plus intime.

Quand une classe prend le pouvoir, une de ses parties devient l'agent de ce pouvoir. Ainsi surgit la bureaucratie. Dans un Etat socialiste, où l'accumulation capitaliste est interdite par les membres du parti dirigeant, cette différenciation commence par être fonctionnelle ; par la suite elle devient sociale. Je pense ici à la position sociale d'un communiste ayant à sa disposition une auto, un bon appartement, des vacances régulières, et recevant le salaire maximum autorisé par le Parti ; position qui diffère de celle du communiste travaillant dans les mines de charbon et recevant un salaire de 50 à 60 roubles par mois. En ce qui concerne les ouvriers et les employés, vous savez qu'il sont divisés en dix-huit catégories différentes...

Une autre conséquence est que certaines des fonctions remplies autrefois par le Parti tout entier, par la classe tout entière, sont maintenant devenues des attributions du pouvoir, c'est-à-dire seulement d'un certain nombre de personnes dans ce parti et dans cette classe.

L'unité et la cohésion qui auparavant étaient la conséquence naturelle de la lutte de classe révolutionnaire ne peuvent plus maintenant être conservées que grâce à tout un système de mesures ayant pour but de préserver l'équilibre entre les différents groupes de cette classe et de ce parti, et de subordonner ces groupes au but fondamental.

Mais cela constitue un processus long et délicat. Il consiste à éduquer politiquement la classe dominante de façon à la rendre capable de tenir l'appareil étatique, le parti et les syndicats, de contrôler et de diriger ces organismes.

Je le répète : c'est une question d'éducation. Aucune classe n'est venue au monde en possession de l'art de gouverner. Cet art s'acquiert seulement par l'expérience, grâce aux erreurs commises, c'est-à-dire en tirant les leçons des erreurs que l'on commet soi-même. Aucune Constitution soviétique, fut-elle idéale, ne peut assurer à la classe ouvrière l'exercice sans obstacle, de sa dictature et de son contrôle gouvernemental si le prolétariat ne sait utiliser les droits que lui accorde la Constitution. Le manque d'harmonie existant entre les capacités politiques d'une classe donnée, son habileté administrative et les formes juridiques constitutionnelles qu'elle établit à son usage après la prise du pouvoir, est un fait historique. Il peut

être observé dans l'évolution de toutes les classes, en partie aussi dans l'histoire de la bourgeoisie. La bourgeoisie anglaise, par exemple, livra plusieurs batailles, non seulement pour refaire la constitution conformément à ses propres intérêts, mais aussi pour être à même de profiter de ses droits et, en particulier pleinement et sans obstacle de son droit de vote. Le roman de Charles Dickens, *Pickwick Papers*, comprend plusieurs scènes de cette époque du Constitutionalisme anglais dans laquelle le groupe dirigeant, assisté de son appareil administratif, renversait dans le fossé le coche amenant aux urnes les électeurs de l'opposition, afin que ceux-ci ne puissent arriver à temps pour voter.

Ce processus de différenciation est parfaitement naturel chez la bourgeoisie triomphante ou sur le point de l'être. En effet, prise dans le plus large sens du terme, elle est constituée d'une série de groupements et même de classes économiques. Nous connaissons l'existence de la grande, de la moyenne et de la petite bourgeoisie ; nous savons qu'il y a une bourgeoisie financière, une bourgeoisie commerciale, une bourgeoisie industrielle et une bourgeoisie agraire. A la suite de certains événements tels que des guerres et des révolutions, des regroupements s'effectuent dans les rangs de la bourgeoisie elle-même ; de nouvelles couches apparaissent, commencent à jouer un rôle qui leur est propre, comme par exemple les propriétaires, les acquéreurs des biens nationaux, les *nouveaux riches*, comme on les appelle, qui font leur apparition après chaque guerre qui a duré un certain temps. Pendant la Révolution Française, dans la période du Directoire, ces *nouveaux riches* constituèrent un des facteurs de la réaction.

En général, l'histoire de la victoire du Tiers-Etat en France en 1789 est extrêmement instructive. En premier lieu, ce Tiers-Etat était lui-même extrêmement disparate. Il englobait tous ceux qui n'appartenaient pas à la noblesse ou au clergé ; il comprenait ainsi non seulement toutes les variétés de la bourgeoisie, mais également les ouvriers et les paysans pauvres. Ce n'est que graduellement, après une longue lutte, après des interventions armées se répétant à plusieurs reprises, que tout le Tiers-Etat acquit en 1792 la possibilité légale de participer à l'administration du pays. La réaction politique qui commença même avant Thermidor consista *en ceci que le pouvoir commença à passer à la fois formellement et effectivement dans les mains d'un nombre de citoyens de plus en plus restreint.* Peu à peu, d'abord par la force des choses et ensuite légalement, les masses populaires furent éliminées du gouvernement du pays.

Il est vrai que là la pression de la réaction se fit d'abord sentir sur les coutures unissant ensemble les morceaux des classes qui constituaient le Tiers-Etat. Il est également vrai que si l'on examine un groupement particulier de la bourgeoisie, il ne présente pas des contours de classe aussi vifs que ceux qui, par exemple, séparent la bourgeoisie et le prolétariat, c'est-à-dire deux classes jouant un rôle entièrement différent dans la production.

De plus, au cours de la Révolution Française, pendant sa période de déclin, le pouvoir non seulement intervint pour éliminer, en suivant les lignes de différenciation, des groupes

sociaux qui, hier encore, marchaient ensemble et étaient unis par le même but révolutionnaire, mais il désintégra également des masses sociales plus ou moins homogènes. Par spécialisation fonctionnelle, la classe donnée faisait sortir de ses rangs les cercles des hauts fonctionnaires, voilà le résultat de fissures qui furent converties grâce à la pression de la contre-révolution en des gouffres béants. C'est à la suite de cela que la classe dominante elle-même produisit des contradictions au cours de la lutte.

Les contemporains de la Révolution française, ceux qui y participèrent et, plus encore, les historiens de l'époque suivante, furent préoccupés par la question des causes de la dégénérescence du parti jacobin.

Plus d'une fois, Robespierre mit en garde ses partisans contre les conséquences que *l'intoxication du pouvoir* pouvait comporter. Il les avertit que, détenant le pouvoir, ils ne devraient pas devenir *trop présompteux*, « en être enflés », comme il disait ou, comme nous le dirions maintenant, être infectés de « vanité jacobine ». Mais, comme nous le verrons plus loin, Robespierre lui-même contribua largement à laisser le pouvoir échapper des mains de la petite bourgeoisie s'appuyant sur les ouvriers parisiens.

Nous ne citerons pas ici les renseignements fournis par les contemporains concernant les diverses causes de la décomposition du parti des Jacobins, comme par exemple, leur tendance à s'enrichir, leur participation aux contrats, aux fournitures, etc... Mentionnons plutôt un fait étrange et bien connu : l'opinion de Babeuf d'après laquelle la chute des Jacobins fut grandement facilitée par les nobles dames dont ils s'étaient tellement entichés. Il s'adressait aux Jacobins en ces termes : « Que faites-vous donc, pusillanimes plébéiens ? Aujourd'hui, elles vous serrent dans leurs bras, demain elles vous étrangleront ! » (Si les automobiles avaient existé au temps de la Révolution Française, nous aurions eu aussi le facteur du « harem-automobile », indiqué par le camarade Sosnovsky comme ayant joué un rôle très important dans la formation de l'idéologie de notre bureaucratie des Soviets et du Parti.)

Mais ce qui joua le rôle le plus important dans l'isolement de Robespierre et du Club des Jacobins, ce qui les coupa complètement des masses des ouvriers et des petits bourgeois, ce fut, en plus de la liquidation de tous les éléments de gauche, en commençant par les enragés, les Hébertistes et les Chaumettistes (de toute la Commune de Paris en général), l'élimination graduelle du principe électif et son remplacement par le principe des *nominations*.

L'envoi de commissaires aux armées ou dans les villes où la contre-révolution relevait la tête n'était pas seulement légitime mais indispensable. Mais quand, petit à petit, Robespierre commença à remplacer les juges et les commissaires des différentes sections de Paris qui, jusqu'alors, avaient été élus de la même façon que les juges ; quand il commença à nommer les présidents des comités révolutionnaires et en arriva même à substituer par des fonctionnaires toute la direction de la Commune, il ne pouvait par toutes ces mesures que renforcer la bureaucratie et tuer l'initiative populaire.

Ainsi, le régime de Robespierre, au lieu de développer l'activité révolutionnaire des masses, déjà opprimées par la crise économique et, avant tout, par la crise alimentaire, ne fit qu'aggraver le mal et faciliter le travail des forces antidémocratiques.

Dumas, le président du tribunal révolutionnaire, se plaignit à Robespierre de ne pas pouvoir trouver de jurés pour le tribunal, personne ne voulant remplir ces fonctions.

Mais Robespierre fit lui-même l'expérience de cette indifférence des masses parisiennes dans son propre cas quand, le 10 Thermidor, on lui fit traverser les rues de Paris, blessé et sanglant, sans nulle crainte que les masses populaires interviennent en faveur du dictateur de la veille.

De toute évidence, il serait ridicule d'attribuer la chute de Robespierre et la défaite de la démocratie révolutionnaire au *principe des nominations*.

Cependant, sans aucun doute il accéléra l'action des autres facteurs. Parmi ceux-ci, le rôle décisif fut joué par les difficultés du ravitaillement, causées en grande partie par deux années de mauvaises récoltes (comme aussi par les perturbations consécutives à la transformation de la grande propriété rurale de la noblesse en petite culture paysanne), par la hausse constante des prix du pain et de la viande, par le fait que les Jacobins ne voulurent pas, au début, recourir à des mesures administratives pour réprimer l'avidité des paysans riches et des spéculateurs. Et quand ils se décidèrent enfin, sous la pression des masses, à faire voter la loi du maximum, cette loi jouant dans les conditions d'un marché libre et de la production capitaliste ne pouvait inévitablement agir que comme un palliatif.

⁂

Passons maintenant à la réalité dans laquelle nous vivons.

Je crois qu'il est avant tout nécessaire d'indiquer que quand nous employons des expressions comme « le Parti » et « les masses » nous ne devons pas perdre de vue le contenu que l'histoire des dix dernières années a mis dans ces termes.

La classe ouvrière et le Parti — non plus *physiquement* mais *moralement* — ne sont plus ce qu'ils étaient il y a dix ans. Je n'exagère pas quand je dis que le militant de 1917 aurait peine à se reconnaître dans la personne du militant de 1928. Un changement profond a eu lieu dans l'anatomie et dans la physiologie de la classe ouvrière.

A mon avis, il est nécessaire de concentrer notre attention sur l'étude des modifications dans les tissus et dans leurs fonctions. L'analyse des changements survenus aura à nous montrer la façon de sortir de la situation qui a été créée. Je n'ai pas la prétention de présenter ici cette analyse ; je me bornerai seulement à quelques remarques.

En parlant de la classe ouvrière il est nécessaire de trouver une réponse à toute une série de questions, par exemple :

Quelle est la proportion d'ouvriers employés actuellement dans notre industrie qui y sont entrés après la Révolution, et quelle est la proportion de ceux qui y travaillaient auparavant ?

Quelle est la proportion de ceux qui ont participé autrefois au mouvement révolutionnaire, ont pris part à des grèves, ont été déportés, emprisonnés ou ont pris part à la guerre ou dans l'Armée rouge ?

Quelle est la proportion d'ouvriers employés dans l'industrie qui y travaillent sans interruption ? Combien d'entre eux travaillent seulement accidentellement ?

Quelle est la proportion dans l'industrie des éléments semi-prolétariens, semi-paysans, etc... ?

Si nous descendons et pénétrons dans les profondeurs même du prolétariat, du semi-prolétariat et des masses travailleuses en général, nous y trouverons des parties entières de la population dont il est à peine question parmi nous. Je ne veux pas parler ici uniquement des chômeurs, constituant un danger toujours croissant qui, en tout cas, a été clairement indiqué par l'Opposition. Je pense aux masses réduites à la mendicité ou à demi-paupérisées qui, grâce aux subsides dérisoires octroyés par l'Etat, sont à la limite du paupérisme, du vol et de la prostitution.

Nous ne pouvons pas imaginer comment les gens vivent parfois à peine à quelques pas de nous. Il arrive à l'occasion qu'on se heurte à des phénomènes dont on n'aurait même pas pu soupçonner l'existence dans un Etat soviétique et qui donnent l'impression qu'on vient de découvrir soudainement un abîme. Il ne s'agit pas de plaider la cause du pouvoir des Soviets, en invoquant le fait qu'il n'a pas réussi à se débarrasser du triste héritage légué par le régime tsariste et capitaliste. Non, mais à notre époque, sous notre régime, nous découvrons l'existence, dans le corps de la classe ouvrière, de crevasses dans lesquelles la bourgeoisie pourrait introduire un coin.

A une certaine période, sous le régime bourgeois, la partie consciente de la classe ouvrière entraînait à sa suite cette masse nombreuse, y compris les semi-vagabonds. La chute du régime capitaliste devait amener la libération du *prolétariat tout entier*. Les éléments semi-vagabonds rendaient la bourgeoisie et l'Etat capitaliste responsables de leur situation ; ils considéraient que la révolution devait apporter un changement à leur condition. Ces gens maintenant sont loin d'être satisfaits ; leur situation ne s'est pas améliorée ou guère. Ils commencent à considérer avec hostilité le pouvoir des Soviets et la partie de la classe ouvrière travaillant dans l'industrie. Ils deviennent surtout les ennemis des fonctionnaires des Soviets, du Parti et des Syndicats. On les entend parfois parler des sommets de la classe ouvrière comme de la « nouvelle noblesse ».

Je ne m'arrêterai pas ici à la différenciation que le pouvoir a introduite au sein du prolétariat, et que j'ai qualifiée plus haut de « fonctionnelle ». La fonction a modifié l'organe lui-même, c'est-à-dire que la psychologie de ceux qui sont chargés des diverses tâches de direction dans l'administration et l'économie de l'Etat a changé à un tel point que non seulement objectivement mais aussi subjectivement, non seulement matériellement mais aussi moralement, ils ont cessé de faire partie de cette même classe ouvrière. Ainsi, par exemple, un directeur d'usine

jouant au « satrape » malgré le fait qu'il est un communiste, malgré son origine prolétarienne, malgré le fait qu'il travaillait encore à l'usine il y a quelques années, n'incarnera pas aux yeux des ouvriers les meilleures qualités du prolétariat. Molotov peut, à cœur joie, mettre un signe d'égalité entre la dictature du prolétariat et notre Etat avec ses dégénérescences bureaucratiques et, qui plus est, avec les brutes de Smolensk, les escrocs de Tachkent et les aventuriers d'Artiemovsk. Ce faisant, il ne réussit qu'à discréditer la dictature sans désarmer le légitime mécontentement des ouvriers.

Si nous passons au parti lui-même, en plus de toutes les autres nuances que nous trouvons dans la classe ouvrière, il faut ajouter les transfuges des autres classes. La structure sociale du Parti est bien plus hétérogène que celle du prolétariat. Il en a toujours été ainsi, naturellement avec cette différence que, lorsque le Parti avait une vie idéologique intense, il fondait cet amalgame social en un seul alliage grâce à la lutte d'une classe révolutionnaire en action.

Mais le pouvoir est une cause, aussi bien dans le Parti que dans la classe ouvrière, de la même différenciation révélant les coutures existant entre les différentes couches sociales.

La bureaucratie des Soviets et du Parti constitue un fait d'un nouvel ordre. Il ne s'agit pas de cas isolés, de défaillances dans la conduite d'un camarade, mais plutôt d'une nouvelle catégorie sociale, à laquelle tout un traité devrait être consacré.

Au sujet du projet de programme de l'Internationale Communiste, j'écrivis à Léon Dadidovitch (Trotsky) entre autre chose:

« En ce qui concerne le chapitre IV (la période transitoire). La façon dont est formulé le rôle des Partis Communistes dans la période de la dictature du prolétariat est assez faible. Sans aucun doute cette manière vague de parler du rôle du Parti envers la classe ouvrière et l'Etat n'est pas un effet du hasard. L'antithèse existant entre la démocratie bourgeoise est clairement indiquée; mais il n'est pas dit un seul mot pour expliquer ce que le Parti doit faire pour réaliser, concrètement, cette démocratie prolétarienne. « Attirer les masses et les faire participer à la construction », « rééduquer sa propre nature » (Boukharine se plaît à développer ce dernier point, entre autre, plus spécialement en liaison avec la révolution culturelle) : Ce sont des affirmations vraies du point de vue de l'histoire et connues depuis longtemps ; mais elles sont réduites à des platitudes si on n'y introduit pas l'expérience accumulée au cours de dix années de dictature du prolétariat.

« C'est ici que se pose la question des méthodes de direction qui jouent un rôle si important.

« Mais nos leaders n'aiment pas en parler, de peur qu'il ne devienne évident qu'eux-mêmes sont encore loin d'avoir « rééduqué leur propre nature ».

« Si j'étais chargé d'écrire un projet de programme pour l'Internationale Communiste, j'aurais consacré beaucoup de place, dans ce chapitre, (la période transitoire) à la théorie de Lénine sur l'Etat pendant la dictature du prolétariat et au rôle du Parti et de sa direction dans la création d'une démocratie prolétarienne, telle qu'elle aurait dû être et non d'une

bureaucratie des Soviets et du Parti comme celle qui existe actuellement.

Le camarade Preobrajensky a promis de consacrer un chapitre spécial dans son livre *Les Conquêtes de la Dictature du Prolétariat en l'an XI de la Révolution* à la bureaucratie soviétique. J'espère qu'il n'oubliera pas le rôle de la bureaucratie du Parti, qui joue un rôle bien plus grand dans l'Etat soviétique que sa sœur des Soviets elle-même. Je lui ai exprimé l'espoir qu'il étudiera ce phénomène sociologique spécifique sous tous ses aspects. Il n'y a pas de brochure communiste qui, relatant la trahison de la social-démocratie allemande du 4 août 1914, n'indique en même temps le rôle fatal que les sommets bureaucratiques du Parti et des syndicats ont joué dans l'histoire de la chute de ce parti. D'autre part, très peu a été dit, et cela en termes très généraux, sur le rôle joué par notre bureaucratie des Soviets et du Parti, dans la désagrégation du Parti et de l'Etat Soviétique. C'est un phénomène sociologique de la plus haute importance qui ne peut, cependant, être compris et saisi dans toute sa portée, si l'on n'examine pas les conséquences qu'il a eues en changeant l'idéologie du parti et de la classe ouvrière.

Vous demandez ce qu'il est advenu de l'esprit d'activité révolutionnaire du Parti et de notre prolétariat ? Où a passé leur initiative révolutionnaire ? Où sont leurs intérêts idéologiques, leur valeur révolutionnaire, leur fierté prolétarienne ? Vous êtes surpris qu'il y ait tant d'apathie, de lâcheté, de pusillanimité, d'arrivisme et tant d'autres choses que je pourrais ajouter moi-même ? Comment se fait-il que des gens qui ont un passé révolutionnaire estimable, dont l'honnêteté personnelle ne fait aucun doute, qui ont donné des preuves de leur attachement à la Révolution dans plus d'un cas, se soient transformés en pitoyables bureaucrates ? D'où vient cette horrible *Smerdiakovstchina* (1) dont parle Trotsky dans sa lettre sur les déclarations de Krestinsky et d'Antonov-Ovseenko ?

Mais si on peut s'attendre à ce que des transfuges de la bourgeoisie et de la petite bourgeoisie, des intellectuels, des « individus » en général, glissent du point de vue des idées et de la moralité, comment expliquer le même phénomène quand il s'agit de la classe ouvrière ? Beaucoup de camarades ont noté le fait de sa passivité et ne peuvent dissimuler leur déception.

Il est vrai que d'autre camarades ont vu, au cours d'une certaine campagne menée pour la collecte du blé, des symptômes d'une robuste santé révolutionnaire, prouvant que les réflexes de classe vivent encore dans le Parti. Tout à fait récemment, le camarade Ischenko m'a écrit (ou, plus exactement, a écrit dans des thèses qu'il doit avoir également envoyées à d'autres camarades) que la collecte du blé et l'auto-critique sont dues à la résistance de la section prolétarienne de la direction et du Parti. Malheureusement il faut dire que ce n'est pas exact. Ces deux faits résultent d'une combinaison manigancée dans les hautes sphères et ne sont pas dues à la

(1) Smerdiakov, la figure éternellement geignante dans « les Frères Karamazov » de Dostoïevsky, et qui finit par se suicider.

pression de la critique des ouvriers ; c'est pour des raisons politiques et, parfois, pour des raisons de groupe ou, devrais-je dire, de fraction qu'une partie des sommets du Parti poursuit cette ligne. On ne peut parler que d'une seule pression prolétarienne, celle dirigée par l'Opposition. Mais, on doit le dire clairement, cette pression n'a pas été suffisante pour maintenir l'Opposition à l'intérieur du Parti ; bien plus, elle n'a pas réussi à changer sa politique. Je suis d'accord avec Léon Davidovitch qui a montré, par une série d'exemples irréfutables, le rôle révolutionnaire véritable et positif que certains mouvements révolutionnaires ont joué par leur défaite : la Commune de Paris, l'insurrection de décembre 1905 à Moscou. La première assura le maintien de la forme républicaine de gouvernement en France ; la seconde a ouvert la voie à la réforme constitutionnelle en Russie. Cependant les effets de ces défaites conquérantes sont de courte durée s'ils ne sont pas renforcés par une nouvelle vague révolutionnaire.

Le fait le plus triste, c'est qu'aucun réflexe ne se produit de la part du Parti et de la masse. Pendant deux ans, une lutte exceptionnellement âpre s'est poursuivie entre l'Opposition et les hautes sphères du Parti ; au cours des deux derniers mois des événements se sont déroulés qui auraient dû ouvrir les yeux aux plus aveugles. Cependant personne jusqu'à présent n'a le sentiment que les masses du Parti soient intervenues.

Aussi, compréhensible est le pessimisme de certains camarades et que je sens également percer, à travers vos questions.

Babeuf, après sa sortie de la prison de l'Abbaye, jetant un coup d'œil autour de lui, commença à se demander ce qu'était devenu le peuple de Paris, les ouvriers des faubourgs Saint-Antoine et Saint-Marceau, ceux qui le 14 juillet 1789 avaient pris la Bastille, le 10 août 1792 les Tuileries, qui avaient assiégé la Convention le 30 mai 1793, sans parler de nombreuses autres interventions armées. Il résuma ses observations en une seule phrase dans laquelle on sent l'amertume du révolutionnaire : « Il est plus difficile de rééduquer le peuple dans l'amour de la Liberté que de la conquérir. »

Nous avons vu pourquoi le peuple de Paris oublia l'attrait de la Liberté. La famine, le chômage, la liquidation des cadres révolutionnaires (nombre de dirigeants avaient été guillotinés), l'élimination des masses de la direction du pays, tout cela amena une si grande lassitude morale et physique des masses que le peuple de Paris et du reste de la France a eu besoin de trente-sept années de répit avant de commencer une nouvelle révolution.

Babeuf formula son programme en deux mots (je parle ici de son programme de 1794) : « La liberté et une commune élue ».

Je dois ici faire une confession : je ne me suis jamais laissé bercer par l'illusion qu'il suffisait aux leaders de l'Opposition de se présenter dans les meetings du Parti et dans les réunions ouvrières pour faire passer les masses du côté de l'Opposition. J'ai toujours considéré de tels espoirs, venant surtout des diri-

geants de Leningrad (1) comme une certaine survivance de la période où ils prenaient les ovations et les applaudissements officiels pour l'expression du véritable sentiment des masses et les attribuaient à leur popularité imaginaire.

J'irai même plus loin : ceci explique pour moi la brusque volte-face qu'ils firent dans leur conduite.

Ils passèrent à l'opposition, espérant prendre rapidement le pouvoir. C'est dans ce but qu'il rejoignirent l'Opposition de 1923 (2). Quand quelqu'un du « groupe sans leaders » reprocha à Zinoviev et Kamenev d'avoir laissé tomber leur allié Trotsky, Kamenev répondit : « Nous avions besoin de Trotsky pour gouverner ; pour rentrer dans le Parti, il est un poids mort. »

Cependant, le point de départ, la prémisse aurait dû être que l'œuvre d'éducation du Parti et de la classe ouvrière est une tâche longue et difficile, qu'elle l'est d'autant plus que les esprits doivent être tout d'abord nettoyés de toutes les impuretés introduites en eux par la pratique des Soviets et du Parti et par la bureaucratisation de ces institutions.

On ne doit pas perdre de vue que la majorité des membres du Parti (sans parler des jeunes communistes) a la conception la plus erronée des tâches, des fonctions et de la structure du Parti, à savoir la conception que la bureaucratie leur enseigne par son exemple, par sa conduite pratique et par ses formules stéréotypées. Tous les ouvriers qui rejoignirent le Parti après la guerre civile, y entrèrent, pour la plupart, après 1923 (la promotion Lénine); ils n'ont aucune idée de ce qu'était autrefois le régime du Parti. La majorité d'entre eux est dépourvue de cette éducation révolutionnaire de classe acquise pendant la lutte, dans la vie, dans la pratique consciente. Dans le temps cette conscience de classe était obtenue dans la lutte contre le capitalisme. Aujourd'hui elle doit se former par la participation dans la construction du socialisme. Mais notre bureaucratie, ayant réduit cette participation à une phrase creuse, les ouvriers ne peuvent acquérir nulle part cette éducation. J'exclus bien entendu comme un moyen anormal d'éduquer la classe le fait que notre bureaucratie, en abaissant les salaires réels, en empirant les conditions de travail, en favorisant le développement du chômage, pousse les ouvriers à la lutte et élève leur conscience de classe ; mais alors elle est hostile à l'Etat socialiste.

Selon la conception de Lénine et de nous tous, la tâche de la direction du Parti consiste précisément à préserver le Parti et la classe ouvrière de l'influence corruptrice des privilèges, des faveurs et des tolérances inhérentes au pouvoir en raison de son contact avec les débris de l'ancienne noblesse et de la petite bourgeoisie; on aurait dû se prémunir contre l'influence néfaste de la NEP, contre la tentation de l'idéologie et de la morale bourgeoises.

En même temps nous avions l'espoir que la direction du Parti aurait créé un nouvel appareil, véritablement ouvrier et paysan, de nouveaux syndicats, vraiment prolétariens, une nouvelle morale de la vie quotidienne.

---

(1) Il s'agit avant tout de Zinoviev et de Kamenev.
(2) La première opposition, celle de Trotsky à Moscou.

On doit le reconnaître franchement, clairement et à haute et intelligible voix : l'appareil du Parti n'a pas accompli cette tâche. Il a montré dans cette double tâche de préservation et d'éducation l'incompétence la plus complète ; il a fait banqueroute ; il est insolvable.

Nous en étions convaincus depuis longtemps et les derniers huit mois auraient dû prouver à chacun que la direction du Parti s'avançait sur le plus périlleux des chemins. Et elle continue à suivre cette route.

Les reproches que nous lui adressons ne concernent pas, pour ainsi dire, le côté quantitatif de son travail, mais bien plutôt le côté *qualitatif*. Ce point doit être souligné, autrement nous serons à nouveau submergés de chiffres sur les succès innombrables et intégraux obtenus par les appareils du Parti et des Soviets. Il est grand temps de mettre fin à ce charlatanisme statistique.

Ouvrez les comptes rendus du quinzième Congrès du Parti. Lisez le rapport de Kossior sur l'activité organisationnelle. Qu'y trouvez-vous ? Je cite littéralement : « Le prodigieux développement de la démocratie dans le Parti... L'activité organisationnelle du Parti s'est étendue largement ».

Et puis, bien entendu, pour renforcer tout cela : des chiffres, des chiffres et encore des chiffres. Et ceci était dit au moment où il y avait dans les dossiers du Comité Central des documents faisant la preuve de la terrible désintégration des appareils du Parti et des Soviets, de l'étouffement de tout contrôle des masses, de l'oppression horrible, des persécutions, d'une terreur jouant avec la vie et l'existence des militants et des ouvriers.

Voici comment la *Pravda* du 11 avril caractérise notre bureaucratie : « Des éléments arrivistes, hostiles, paresseux et incompétents s'exercent à chasser les meilleurs inventeurs soviétiques au delà des frontières de l'U. R. S. S., à moins qu'un grand coup ne soit frappé contre ces éléments, de toute notre force, de toute notre détermination, de tout notre courage... »

Cependant, connaissant notre bureaucratie, je ne serais pas surpris d'entendre quelqu'un parler à nouveau du développement « énorme » et « prodigieux » de l'activité des masses et du Parti, du travail organisationnel du Comité Central implantant la démocratie...

Je suis persuadé que la bureaucratie du Parti et des Soviets existant actuellement va continuer avec le même succès à cultiver autour d'elle des abcès suppurants, malgré les procès bruyants qui ont eu lieu le mois dernier. Cette bureaucratie ne changera pas par le fait qu'elle est soumise à une épuration. Je ne nie pas, bien entendu, l'utilité relative et l'absolue nécessité d'une telle épuration. Je désire simplement souligner que ce n'est pas uniquement une question de changement de personnel, mais avant tout de changement des méthodes.

A mon avis, la première condition pour rendre notre direction du Parti capable d'exercer un rôle éducatif, c'est de réduire la taille et les fonctions de cette direction. Les trois-quarts de l'appareil devraient être licenciés. Les tâches du quart restant devraient avoir des limites strictement déterminées. Ceci

devrait s'appliquer également aux tâches, aux fonctions et aux droits des organismes centraux.

Les membres du Parti doivent recouvrer leurs droits qui ont été foulés aux pieds et recevoir des garanties valables contre le despotisme auquel les cercles dirigeants nous ont accoutumés.

Il est difficile d'imaginer ce qui se passe dans les rangs inférieurs du Parti. C'est spécialement dans la lutte contre l'Opposition que la médiocrité idéologique de ces cadres s'est manifestée, ainsi que l'influence corruptrice qu'ils exercent sur les masses prolétariennes du Parti. Si, aux sommets, il existait encore une certaine ligne idéologique, une ligne spécieuse et erronée, mêlée, il est vrai, à une forte dose de mauvaise foi, dans les rangs inférieurs, d'autre part, la démagogie la plus effrénée a été employée contre l'Opposition. Les agents du Parti n'ont pas hésité à utiliser l'antisémitisme, la xénophobie, la haine des intellectuels, etc. Je suis persuadé que toute réforme du Parti qui s'appuie sur la bureaucratie s'avèrera utopique.

*

Je résume : tout en notant, comme vous, le manque d'esprit d'activité révolutionnaire des masses du Parti, je ne vois rien de surprenant à ce phénomène. C'est le résultat de tous les changements qui ont eu lieu dans le Parti et le prolétariat lui-même. Il est nécessaire de rééduquer les masses travailleuses et les masses du Parti dans le cadre du Parti et des syndicats. Ce processus est en soit long et difficile ; mais il est inévitable ; il a déjà commencé. La lutte de l'Opposition, l'expulsion de centaines et de centaines de camarades, les emprisonnements, les déportations, bien que n'ayant pas encore fait beaucoup pour l'éducation communiste de notre Parti, ont, en tout cas, eu plus d'effets que tout l'appareil mis ensemble. Au fond, les deux facteurs ne peuvent même pas être comparés : l'appareil a gaspillé le capital du Parti légué par Lénine, non seulement d'une façon inutile mais d'une façon nuisible. Il a démoli tandis que l'Opposition construisait.

Jusqu'alors, j'ai raisonné par « abstraction » à partir des faits de notre vie économique et politique qui ont été analysés dans la Plateforme de l'Opposition. Je l'ai fait délibérément, car ma tâche était de souligner les changements qui se sont produits dans la composition et dans la psychologie du prolétariat et du Parti en rapport avec la prise du pouvoir lui-même. Ces faits ont peut-être donné un caractère unilatéral à mon exposé. Mais sans procéder à cette analyse préliminaire, il serait difficile de comprendre l'origine des erreurs économiques et politiques commises par notre direction en ce qui concerne les paysans et les problèmes de l'industrialisation, du régime intérieur du Parti et, finalement, de l'administration de l'État.

Salutations Communistes.

Astrakhan, le 6 août 1928.

La Quatrième

L'INTERNATIONALE

(mensuel)

1 an ..... 10 F

QUATRIEME INTERNATIONALE

(trimestriel)

1 an ..... 15 F

C.C.P. P.L. Frank, 12.648-46 Paris

L. Trotsky. — ECRITS, tome I ..... 10,00 F

L. Trotsky. — ECRITS, tome II : (Où va la France ?) ..... 5,00 F

L. Trotsky. — ECRITS, tome III : (Allemagne 1933. La révolution espagnole) ..... 16,00 F

L. Trotsky. — La Révolution trahie ..... 9,00 F

Les Bolcheviks contre Staline ..... 4,00 F

M. Pablo. — Dictature du prolétariat, démocratie, socialisme ..... 4,00 F

La grève belge de 1960-61 ..... 1,00 F

Après de Gaulle ? ..... 1,00 F

Nos spéciaux de « Quatrième Internationale »

5e Congrès Mondial (1957) ..... 2,00 F

6e Congrès Mondial (1960) ..... 2,50 F

Congrès Mondial de Réunification (1963) ..... 3,00 F

Commandez tous vos livres à « L'Internationale », 21, rue d'Aboukir.